

— En bas... dans ma voiture. »

Sans Murph, qui, prompt comme l'éclair, se jeta au-devant de Rodolphe, celui-ci sortait éperdu.

« Monseigneur... vous la tueriez!!!... s'écria le squire en retenant le prince.

— D'hier seulement elle est convalescente... Au nom de sa vie... pas d'imprudences, monseigneur..., ajouta Clémence.

— Vous avez raison, dit Rodolphe en se contenant à peine... vous avez raison... je serai calme... je ne la verrai pas encore... j'attendrai... que ma première émotion soit apaisée... Ah!... c'est trop... trop en un jour!... » ajouta-t-il d'une voix altérée.

Puis, s'adressant à madame d'Harville, et lui tendant la main, il s'écria, dans une effusion de reconnaissance indicible :

« Je suis pardonné... Vous êtes l'ange de rédemption.

— Monseigneur... vous m'avez rendu mon père... Dieu veut que je vous ramène votre enfant... répondit Clémence. Mais, à mon tour... je vous demande pardon de ma faiblesse... Cette révélation si subite... si inattendue... m'a bouleversée... J'avoue que je n'aurais pas le courage d'aller chercher Fleur-de-Marie... mon émotion l'effrayerait.

— Et comment l'a-t-on sauvée? qui l'a sauvée? s'écria Rodolphe. Voyez mon ingratitude... je ne vous ai pas encore fait cette question.

— Au moment où elle se noyait, elle a été retirée de l'eau par une femme courageuse.

— Vous la connaissez?

— Demain elle viendra chez moi.

— La dette est immense!... dit le prince, mais je saurai l'acquitter.

— Combien j'ai été inspirée, mon Dieu... en n'amenant pas Fleur-de-Marie avec moi! dit la marquise; cette scène lui eût été funeste...

— Il est vrai, madame, dit Murph, c'est un hasard providentiel qu'elle ne soit pas ici.

— J'ignorais si monseigneur désirait être connu d'elle, et je n'ai pas voulu la lui présenter sans le consulter.

— Maintenant, dit le prince qui avait passé pour ainsi dire quelques minutes à combattre, à vaincre son agitation, et dont les traits semblaient presque calmes, maintenant... je suis maître de moi, je vous l'assure... Murph... va chercher... *ma fille*. »

Ces mots, *ma fille*, furent prononcés par le prince avec un accent que nous ne saurions non plus exprimer.

« Monseigneur... êtes-vous bien sûr de vous? dit Clémence. Pas d'imprudences.

— Oh! soyez tranquille... je sais le danger qu'il

y aurait pour elle; je ne l'y exposerai pas. Mon bon Murph... je t'en supplie... va... va.

— Rassurez-vous, madame, reprit le squire qui avait attentivement observé le prince, elle peut venir... Monseigneur se contiendra...

— Alors... va... va donc vite... mon vieil ami.

— Oui, monseigneur... Je vous demande seulement une minute... on n'est pas de fer... dit le brave gentilhomme en essuyant la trace de ses larmes; il ne faut pas qu'elle voie que j'ai pleuré.

— Excellent homme! reprit Rodolphe en serrant la main de Murph dans les siennes.

— Allons, allons, monseigneur, m'y voilà... je ne voulais pas traverser le salon de service éploré comme une Madeleine. »

Et le squire fit un pas pour sortir, puis se ravissant :

« Mais, monseigneur, que lui dirai-je?

— Oui... que lui dira-t-il? demanda le prince à Clémence.

— Que M. Rodolphe désire la voir... rien de plus, ce me semble.

— Sans doute : que monsieur... Rodolphe... désire la voir... rien de plus... allons... va... va...

— C'est certainement... ce qu'il y a de mieux à lui dire..., reprit le squire qui se sentait au moins aussi impressionné que madame d'Harville. Je lui dirai simplement que M. Rodolphe... désire la voir... Cela ne lui fera rien préjuger..., rien prévoir..., c'est ce qu'il y a de plus raisonnable, en effet. »

Et Murph ne bougeait pas.

« Sir Walter, lui dit Clémence en souriant, vous avez peur.

— C'est vrai, madame la marquise... malgré mes six pieds et mon épaisse enveloppe, je suis encore sous le coup d'une émotion profonde.

— Mon ami... prends garde, lui dit Rodolphe, attends plutôt un moment encore, si tu n'es pas sûr de toi...

— Allons, allons, cette fois, monseigneur, j'ai pris le dessus, dit le squire, après avoir passé sur ses yeux ses deux doigts d'Hercule; il est évident qu'à mon âge..., cette faiblesse est parfaitement ridicule... Ne craignez rien, monseigneur... »

Et Murph sortit d'un pas ferme, le visage impassible...

Un moment de silence suivit son départ.

Alors Clémence songea en rougissant qu'elle était chez Rodolphe, seule avec lui.

Le prince s'approcha d'elle et lui dit presque timidement :

« Si je choisis ce jour..., ce moment..., pour vous faire un aveu sincère..., c'est que la solennité

de ce jour, de ce moment, ajoutera encore à la gravité de cet aveu... Depuis que je vous ai vue... je vous aime... Tant que j'ai dû cacher cet amour... je l'ai caché... ; maintenant, vous êtes libre, vous m'avez rendu ma fille... , voulez-vous être sa mère ?

— Moi... monseigneur !... s'écria madame d'Harville. Que dites-vous ?

— Je vous en supplie... ne me refusez pas, faites que ce jour décide du bonheur de toute ma vie, » reprit tendrement Rodolphe.

Clémence aussi aimait le prince depuis longtemps... avec passion; elle croyait rêver; l'aveu de Rodolphe, cet aveu à la fois si simple, si grave et si touchant fait dans une telle circonstance, la transportait d'un bonheur inespéré; elle répondit en hésitant : « Monseigneur... , c'est à moi de vous rappeler... la distance de nos conditions... l'intérêt... de votre souveraineté.

— Laissez-moi songer avant tout à l'intérêt de mon cœur... , à celui de ma fille chérie... , rendez-vous bien heureux... , oh ! bien heureux, elle... et moi... ; faites que moi... qui tout à l'heure étais sans famille... , je puisse maintenant dire... ma femme... , ma fille... ; faites enfin que cette pauvre enfant... , qui, elle aussi, tout à l'heure était sans famille... , puisse dire... mon père... , ma mère... , ma sœur... , car vous avez une fille qui deviendra la mienne !

— Ah !... monseigneur... à de si nobles paroles... on ne peut répondre que par des larmes de reconnaissance... , » s'écria Clémence. Puis, se contraignant, elle ajouta : « Monseigneur... , on vient, c'est... votre fille.

— Oh !... ne me refusez pas... , reprit Rodolphe d'une voix émue et suppliante, au nom de mon amour, dites... *notre* fille...

— Eh bien !... *notre*... fille... , » murmura Clémence, au moment où Murph, ouvrant la porte, introduisit Fleur-de-Marie dans le salon du prince.

La jeune fille, descendue de la voiture de la marquise devant le péristyle de cet immense hôtel, avait traversé une première antichambre remplie de valets de pied en grande livrée, une salle d'attente où se tenaient des valets de chambre, puis le salon des huissiers, et enfin le salon de service, occupé par un chambellan et les aides de camp du prince en grand uniforme. Qu'on juge de l'étonnement de la pauvre Goualeuse qui ne connaissait pas d'autres splendeurs que celles de la ferme de Bouqueval... en traversant ces appartements princiers, étincelants d'or, de glaces et de peintures.

Dès qu'elle parut, madame d'Harville courut à elle, la prit par la main, et, l'entourant d'un de

ses bras comme pour la soutenir, elle la conduisit à Rodolphe qui, debout près de la cheminée, n'avait pu faire un pas.

Murph, après avoir confié Fleur-de-Marie à madame d'Harville, s'était hâté de disparaître à demi derrière un des immenses rideaux de la fenêtre, ne se trouvant pas suffisamment *sûr de lui*.

À la vue de son bienfaiteur, de son sauveur, de *son dieu*... qui la contemplait dans une muette extase, Fleur-de-Marie, déjà si troublée, se mit à trembler.

« Rassurez-vous... , mon enfant, lui dit madame d'Harville, voilà votre ami... M. Rodolphe qui vous attendait impatiemment... il a été bien inquiet de vous...

— Oh !... oui... bien... bien inquiet... , » balbutia Rodolphe toujours immobile et dont le cœur se fondait en larmes à l'aspect du pâle et doux visage de sa fille.

Aussi, malgré sa résolution, le prince fut-il un moment obligé de détourner la tête pour cacher son attendrissement.

« Tenez, mon enfant, vous êtes encore bien faible, asseyez-vous là, » dit Clémence pour détourner l'attention de Fleur-de-Marie, et elle la conduisit vers un grand fauteuil de bois doré, dans lequel la Goualeuse s'assit avec précaution.

Son trouble augmentait de plus en plus; elle était oppressée, la voix lui manquait; elle se désolait de n'avoir pu dire un mot de gratitude à Rodolphe.

Enfin, sur un signe de M^{me} d'Harville qui, accoudée au dossier du fauteuil, était penchée vers Fleur-de-Marie et tenait une de ses mains dans les siennes, le prince s'approcha doucement de l'autre côté du siège. Plus maître de lui, il dit alors à Fleur-de-Marie, qui tourna vers lui son visage enchanteur :

« Enfin, mon enfant, vous voilà pour jamais réunie à vos amis !... Vous ne les quitterez plus... Il faut surtout maintenant oublier ce que vous avez souffert...

— Oui, mon enfant, le meilleur moyen de nous prouver que vous nous aimez, ajouta Clémence, c'est d'oublier ce triste passé.

— Croyez, M. Rodolphe... croyez, madame, que, si j'y songeais quelquefois malgré moi, ce serait pour me dire que sans vous... je serais encore bien malheureuse.

— Oui; mais nous ferons en sorte que vous n'ayez plus de ces sombres pensées. Notre tendresse ne vous en laissera pas le temps, ma chère Marie... reprit Rodolphe; car vous savez que je vous ai donné ce nom... à la ferme.

— Oui, M. Rodolphe... Et madame George, qui

m'avait permis de l'appeler... ma mère... se portait-elle bien ?

— Très-bien, mon enfant... Mais j'ai d'importantes nouvelles à vous apprendre.

— A moi, M. Rodolphe ?

— Depuis que je ne vous ai vue... on a fait de grandes découvertes sur... sur... votre naissance...

— Sur ma naissance ?

— On a su quels étaient vos parents... On connaît votre père. »

Rodolphe avait tant de larmes dans la voix en prononçant ces mots, que Fleur-de-Marie, très-émue, se retourna vivement vers lui ; heureusement qu'il put détourner la tête.

Un autre incident semi-burlesque vint encore distraire la Goualeuse et l'empêcher de trop remarquer l'émotion de son père : le digne squire, qui ne sortait pas de derrière son rideau et semblait attentivement regarder le jardin de l'hôtel, ne put s'empêcher de se moucher avec un bruit formidable, car il pleurait comme un enfant.

« Oui, ma chère Marie, se hâta de dire Clémence, on connaît votre père... il existe.

— Mon père ! s'écria la Goualeuse avec une expression qui mit le courage de Rodolphe à une nouvelle épreuve.

— Et un jour... reprit Clémence, bientôt peut-être... vous le verrez... Ce qui vous étonnera sans doute, c'est qu'il est d'une très-haute condition... d'une grande naissance.

— Et ma mère, madame ! la verrai-je ?...

— Votre père répondra à cette question, mon enfant... mais ne serez-vous pas bien heureuse de le voir ?...

— Oh ! oui, madame, répondit Fleur-de-Marie en baissant les yeux.

— Combien vous l'aimerez, quand vous le connaîtrez ! dit la marquise.

— De ce jour-là... une nouvelle vie commencera pour vous, n'est-ce pas, Marie ? ajouta le prince.

— Oh ! non, M. Rodolphe, répondit naïvement la Goualeuse. Ma nouvelle vie a commencé du jour où vous avez eu pitié de moi... où vous m'avez envoyée à la ferme...

— Mais votre père... vous chérit... dit le prince.

— Je ne le connais pas... et je vous dois tout... M. Rodolphe.

— Ainsi... vous m'aimez... autant... plus peut-être que vous n'aimeriez votre père ?

— Je vous bénis et je vous respecte comme Dieu, M. Rodolphe, parce que vous avez fait pour moi ce que Dieu seul aurait pu faire, répondit la Goualeuse avec exaltation, oubliant

sa timidité habituelle. Quand madame a eu la bonté de me parler à la prison, je lui ai dit, ainsi que je le disais à tout le monde... oui, M. Rodolphe, aux personnes qui étaient bien malheureuses... je disais : Espérez, M. Rodolphe soulage les malheureux. A celles qui hésitaient entre le bien et le mal, je disais : Courage, soyez bonnes, M. Rodolphe récompense ceux qui sont bons. A celles qui étaient méchantes, je disais : Prenez garde, M. Rodolphe punit les méchants... Enfin, quand j'ai cru mourir, je me suis dit : Dieu aura pitié de moi, car M. Rodolphe m'a jugée digne de son intérêt. »

Fleur-de-Marie, entraînée par sa reconnaissance envers son bienfaiteur, avait surmonté sa crainte, un léger incarnat colorait ses joues, et ses beaux yeux bleus, qu'elle levait au ciel comme si elle eût prié, brillaient du plus doux éclat.

Un silence de quelques secondes succéda aux paroles enthousiastes de Fleur-de-Marie ; l'émotion des acteurs de cette scène était profonde.

« Je vois, mon enfant, reprit Rodolphe, pouvant à peine contenir sa joie, que dans votre cœur j'ai à peu près pris la place de votre père.

— Ce n'est pas ma faute, M. Rodolphe. C'est peut-être mal à moi... mais je vous l'ai dit, je vous connais et je ne connais pas mon père. » Et elle ajouta en baissant la tête avec confusion : « Et puis, enfin, vous savez le passé... M. Rodolphe... et malgré cela vous m'avez comblée de bontés ; mais mon père ne le sait pas, lui, ce passé... Peut-être regrettera-t-il de m'avoir retrouvée, et, comme le dit madame... d'une grande naissance... sans doute il aura honte... il rougira de moi... »

— Rougir de vous ?... s'écria Rodolphe en se redressant le front altier, le regard orgueilleux. Rassurez-vous, pauvre enfant, votre père vous fera une position si brillante, si haute, que les plus grands parmi les grands de ce monde ne vous regarderont désormais qu'avec un profond respect... Rougir de vous ?... non... non... Après les reines, auxquelles vous êtes alliée par le sang... vous marcherez de pair avec les plus nobles princesses de l'Europe...

— Monseigneur !... s'écrièrent à la fois Murph et Clémence, effrayés de l'exaltation de Rodolphe et de la pâleur croissante de Fleur-de-Marie, qui regardait son père avec stupeur.

— Rougir de toi ?... continua-t-il ; oh ! si j'ai jamais été heureux et fier de mon rang souverain... c'est parce que, grâce à ce rang, je puis t'élever autant que tu as été abaissée... entends-tu, mon enfant chérie... ma fille adorée ?... Car c'est moi... c'est moi qui suis ton père !... »

Et le prince, ne pouvant vaincre plus longtemps

son émotion, se jeta aux pieds de Fleur-de-Marie, qu'il couvrit de larmes et de caresses.

« Soyez béni, mon Dieu ! s'écria Fleur-de-Marie en joignant les mains. Il m'était permis d'aimer mon bienfaiteur autant que je l'aimais... C'est mon père... je pourrai le chérir sans remords... Soyez béni... mon... »

Elle ne put achever... la secousse était trop violente, Fleur-de-Marie s'évanouit entre les bras du prince.

Murph courut à la porte du salon de service, l'ouvrit et dit :

« Le docteur David... à l'instant... pour son altesse royale... quelqu'un se trouve mal... »

— Malédiction sur moi !... je l'ai tuée... s'écria Rodolphe en sanglotant, agenouillé devant sa fille. Marie... mon enfant... écoute-moi... c'est ton père... Pardon... oh ! pardon... de n'avoir pu retenir plus longtemps ce secret... je l'ai tuée... Mon Dieu, je l'ai tuée !...

— Calmez-vous, monseigneur, dit Clémence ; il n'y a sans doute aucun danger... Voyez... ses joues sont colorées... c'est le saisissement... seulement le saisissement.

— Mais à peine convalescente... elle en mourra... Malheur ! oh ! malheur sur moi ! »

A ce moment, David, le médecin nègre, entra précipitamment, tenant à la main une petite caisse remplie de flacons, et un papier qu'il remit à Murph.

« David... ma fille se meurt... Je t'ai sauvé la vie... tu dois sauver mon enfant ! » s'écria Rodolphe.

Quoique stupéfait de ces paroles du prince, qui parlait de sa fille, le docteur courut à Fleur-de-Marie que M^{me} d'Harville tenait dans ses bras, prit le pouls de la jeune fille, lui posa la main sur le front et se retournant vers Rodolphe qui, pâle, épouvanté, attendait son arrêt :

« Il n'y a aucun danger... que votre altesse se rassure.

— Tu dis vrai... aucun danger... aucun.. ?

— Aucun, monseigneur... Quelques gouttes d'éther... et cette crise aura cessé...

— Oh ! merci... David... mon bon David ! » s'écria le prince avec effusion. Puis, s'adressant à Clémence, Rodolphe ajouta : « Elle vit... notre fille... vivra... »

Murph venait de jeter les yeux sur le billet que lui avait remis David en entrant ; il tressaillit et regarda le prince avec effroi.

« Oui, mon vieil ami... reprit Rodolphe, dans peu de temps ma fille pourra dire à madame la marquise d'Harville : Ma mère... »

— Monseigneur, dit Murph en tremblant, la nouvelle d'hier était fausse...

— Que dis-tu ?...

— Une crise violente, suivie d'une syncope, avait fait croire... à la mort de la comtesse Sarah...

— La comtesse !...

— Ce matin... on espère la sauver...

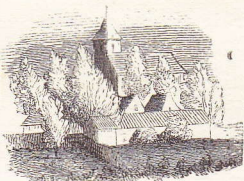
— Oh ! mon Dieu !... mon Dieu ! s'écria le prince atterré, pendant que Clémence le regardait avec stupeur, ne comprenant pas encore.

— Monseigneur, dit David, toujours occupé de Fleur-de-Marie, il n'y a pas la moindre inquiétude à avoir... Mais le grand air serait urgent ; on pourrait rouler le fauteuil sur la terrasse en ouvrant la porte du jardin... l'évanouissement cesserait complètement. »

Aussitôt Murph courut ouvrir la porte vitrée qui donnait sur un immense perron formant terrasse ; puis, aidé de David, il y roula doucement le fauteuil où se trouvait la Goualeuse, toujours sans connaissance.

Rodolphe et Clémence restèrent seuls.

CXLVI. — DÉVOUEMENT.



« **A**h ! madame !... s'écria Rodolphe dès que Murph et David furent éloignés, vous ne savez pas ce que c'est que la comtesse Sarah ?... c'est la

mère de Fleur-de-Marie !... »

— Grand Dieu !...

— Et je la croyais morte !... »

Il y eut un moment de profond silence.

Madame d'Harville pâlit beaucoup... son cœur se brisa.

« Ce que vous ignorez encore... reprit Rodolphe avec amertume, c'est que cette femme aussi égoïste qu'ambitieuse, n'aimant en moi que le prince, m'avait, dans ma première jeunesse, amené à une union plus tard rompue. Voulant alors se remarier,

la comtesse a causé tous les malheurs de son enfant en l'abandonnant à des mains mercenaires.

— Ah ! maintenant, monseigneur, je comprends l'aversion que vous aviez pour elle...

— Vous comprenez aussi pourquoi, deux fois, elle a voulu vous perdre par d'infâmes délations !... Toujours en proie à une implacable ambition, elle croyait me forcer de revenir à elle en m'isolant de toute affection.

— Oh ! quel calcul affreux !...

— Et elle n'est pas morte !...

— Monseigneur... ce regret n'est pas digne de vous !...

— C'est que vous ignorez tous les maux qu'elle a causés !... En ce moment encore... alors que retrouvant ma fille... j'allais lui donner une mère digne d'elle... Oh ! non... non... cette femme est un démon vengeur attaché à mes pas...

— Allons, monseigneur... du courage... dit Clémence en essuyant ses larmes qui coulaient malgré elle ; vous avez un grand, un saint devoir à remplir... Vous l'avez dit vous-même dans un juste et généreux élan d'amour paternel... désormais le sort de votre fille doit être aussi heureux qu'il a été misérable... Elle doit être aussi élevée qu'elle a été abaissée... Pour cela... il faut légitimer sa naissance... pour cela... il faut épouser la comtesse Mac-Grégor.

— Jamais... jamais... Ce serait récompenser le parjure, l'égoïsme et la féroce ambition de cette mère dénaturée... Je reconnaitrai ma fille... vous l'adopterez, et, ainsi que je l'espérais... elle trouvera en vous une affection maternelle...

— Non, monseigneur, vous ne ferez pas cela... non, vous ne laisserez pas dans l'ombre la naissance de votre enfant... La comtesse Sarah est de noble et ancienne maison ; pour vous, sans doute, cette alliance est disproportionnée... mais elle est honorable... Par ce mariage... votre fille ne sera pas légitimée... mais légitime... et ainsi, quel que soit l'avenir qui l'attende, elle pourra se glorifier de son père et avouer hautement sa mère...

— Mais renoncer à vous, mon Dieu... c'est impossible... Ah ! mais ne songez pas ce qu'aurait été pour moi cette vie partagée entre vous et ma fille... mes deux seuls amours de ce monde.

— Il vous reste votre enfant, monseigneur... Dieu vous l'a miraculeusement rendue... Trouver votre bonheur incomplet serait de l'ingratitude !...

— Ah ! vous ne m'aimez pas comme je vous aime...

— Croyez cela, monseigneur... croyez-le... le sacrifice que vous faites à vos devoirs vous semblera moins pénible...

— Mais si vous m'aimez... mais si vos regrets sont aussi amers que les miens, vous serez affreusement malheureuse... Que vous restera-t-il ?

— La charité... monseigneur !! cet admirable sentiment que vous avez éveillé dans mon cœur... sentiment qui, jusqu'ici, m'a fait oublier bien des chagrins, et à qui j'ai dû de bien douces consolations.

— De grâce, écoutez-moi... Soit, j'épouserai cette femme ; mais, une fois le sacrifice accompli, est-ce qu'il me sera possible de vivre auprès d'elle ? d'elle, qui ne m'inspire qu'aversion et mépris ? Non, non, nous resterons à jamais séparés l'un de l'autre, jamais elle ne verra ma fille... Ainsi Fleur-de-Marie... perdra en vous la plus tendre des mères...

— Il lui restera le plus tendre des pères... Par le mariage, elle sera la fille légitime d'un prince souverain de l'Europe, et, ainsi que vous l'avez dit, monseigneur, sa position sera aussi éclatante qu'elle était obscure.

— Vous êtes impitoyable... je suis bien malheureux !

— Osez-vous parler ainsi... vous si grand, si juste... vous qui comprenez si noblement le devoir, le dévouement et l'abnégation... Tout à l'heure, avant cette révélation providentielle, quand vous pleuriez votre enfant avec des sanglots si déchirants, si l'on vous eût dit : Faites un vœu, un seul... et il sera réalisé... vous vous seriez écrié : Ma fille... oh ! ma fille... qu'elle vive !... Ce prodige s'accomplit... votre fille vous est rendue... et vous vous dites malheureux... Ah ! monseigneur ! que Fleur-de-Marie ne vous entende pas !...

— Vous avez raison, dit Rodolphe après un long silence ; tant de bonheur... c'eût été le ciel... sur la terre... et je ne mérite pas cela... je ferai ce que je dois... Je ne regrette pas mon hésitation... je lui ai dû une nouvelle preuve de la beauté de votre âme...

— Cette âme, c'est vous qui l'avez agrandie, élevée... Si ce que je fais est bien, c'est vous que j'en glorifie... ainsi que je vous ai toujours glorifié des bonnes pensées que j'ai eues... Courage, monseigneur... dès que Fleur-de-Marie pourra soutenir ce voyage, emmenez-la... Une fois en Allemagne, dans ce pays si calme et si grave, sa transformation sera complète... et le passé ne sera plus pour elle qu'un songe triste et lointain.

— Mais vous ? mais vous ?

— Moi... je puis bien vous dire cela maintenant... parce que je pourrai le dire toujours avec joie et orgueil... mon amour pour vous sera mon ange gardien, mon sauveur, ma vertu, mon avenir... Tout ce

que je ferai de bien viendra de lui et retournera à lui... Chaque jour je vous écrirai... pardonnez-moi cette exigence... c'est la seule que je me permette... Vous, monseigneur, vous me répondrez quelquefois... pour me donner des nouvelles de celle qu'un moment au moins j'ai appelée ma fille, dit Clémence sans pouvoir retenir ses pleurs, et qui le sera toujours dans ma pensée ; enfin, lorsque les années nous auront donné le droit d'avouer hautement l'inaltérable affection qui nous lie... eh bien ! je vous le jure sur votre fille... si vous le désirez j'irai vivre en Allemagne, dans la même ville que vous... pour ne plus

nous quitter... et terminer ainsi une vie qui aurait pu être plus selon nos passions... mais qui aura du moins été honorable et digne...

— Monseigneur ! s'écria Murph en entrant précipitamment, celle que Dieu vous a rendue a repris ses sens, elle renaît. Son premier mot a été : Mon père !... Elle demande à vous voir. »

Peu d'instants après, M^{me} d'Harville avait quitté l'hôtel du prince, celui-ci se rendait en hâte chez la comtesse Mac-Grégor, accompagné de Murph, du baron de Graün et d'un aide de camp.

CXLVII. — LE MARIAGE.



DEPUIS que Rodolphe lui avait appris le meurtre de Fleur-de-Marie, la comtesse Sarah Mac-Grégor, écrasée par cette révélation qui ruinait toutes ses espérances, torturée par un remords tardif, avait été en proie à de violentes crises nerveuses, à un effrayant délire ; sa blessure à demi cicatrisée s'était rouverte, et une longue syncope avait momentanément fait croire à sa mort. Pourtant, grâce à la force de sa constitution, elle ne succomba pas à cette rude atteinte. Une lueur de vie vint la ranimer encore.

Assise dans un fauteuil, afin de se soustraire aux oppressions qui la suffoquaient, Sarah était depuis quelques moments plongée dans des réflexions accablantes, regrettant presque la mort à laquelle elle venait d'échapper.

Tout à coup Thomas Seyton entra dans la chambre de la comtesse ; il contenait difficilement une émotion profonde ; d'un signe il éloigna les deux femmes de Sarah ; celle-ci parut à peine s'apercevoir de la présence de son frère.

« Comment vous trouvez-vous ? lui dit-il.

— Dans le même état... j'éprouve une grande faiblesse... et de temps à autre des suffocations douloureuses... Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas retirée de ce monde... dans ma dernière crise... ?

— Sarah, reprit Thomas Seyton après un moment de silence, vous êtes entre la vie et la mort... une émotion violente pourrait vous tuer... comme elle pourrait vous sauver.



— Je n'ai plus d'émotions à éprouver... mon frère...

— Peut-être...

— La mort de Rodolphe me trouverait indifférente... le spectre de ma fille noyée... noyée par ma faute... est là, toujours là... devant... moi... Ce n'est pas une émotion... c'est un remords incessant... Je

suis réellement mère... depuis que je n'ai plus d'enfant...

— J'aimerais mieux retrouver en vous cette froide ambition... qui vous faisait regarder votre fille comme un moyen de réaliser le rêve de votre vie...

— Les effrayants reproches du prince ont tué cette ambition... le sentiment maternel s'est éveillé en moi... au tableau des atroces misères de ma fille...

— Et... dit Seyton en hésitant et en pesant pour ainsi dire chaque parole, si par hasard... supposons une chose impossible... un miracle... si vous appreniez que votre fille vit encore... comment supporteriez-vous une telle découverte?...

— Je mourrais de honte et de désespoir à sa vue.

— Ne croyez pas cela... vous seriez trop enivrée du triomphe de votre ambition!... Car enfin... si votre fille avait vécu... le prince vous épousait... il vous l'avait dit...

— En admettant cette supposition insensée... il me semble que je n'aurais pas le droit de vivre... Après avoir reçu la main du prince... mon devoir serait de le délivrer... d'une épouse indigne... ma fille d'une mère dénaturée... »

L'embarras de Thomas Seyton augmentait à chaque instant. Chargé par Rodolphe, qui était dans une pièce voisine, d'apprendre à Sarah que Fleur-de-Marie vivait, il ne savait que résoudre. La vie de la comtesse était si chancelante qu'elle pouvait s'éteindre d'un moment à l'autre; il n'y avait donc aucun retard à apporter au mariage *in extremis* qui devait légitimer la naissance de Fleur-de-Marie. Pour cette triste cérémonie, le prince s'était fait accompagner d'un ministre, de Murph et du baron de Graün comme témoins; le duc de Lucenay et lord Douglas, prévenus à la hâte par Seyton, devaient servir de témoins à la comtesse, et venaient d'arriver à l'instant même.

Les moments pressaient; mais les remords empreints de tendresse maternelle qui remplaçaient alors chez Sarah une impitoyable ambition, rendaient la tâche de Seyton plus difficile encore. Tout son espoir était que sa sœur le trompait ou se trompait elle-même, et que l'orgueil de cette femme se réveillerait dès qu'elle toucherait à cette couronne si longtemps rêvée.

« Ma sœur..., dit Thomas Seyton d'une voix grave et solennelle, je suis dans une terrible perplexité... Un mot de moi va peut-être vous rendre à la vie... va peut-être vous tuer... »

— Je vous l'ai dit... je n'ai plus d'émotions à redouter...

— Une seule... pourtant...

— Laquelle?

— S'il s'agissait... de votre fille?...

— Ma fille est morte...

— Si elle ne l'était pas?

— Nous avons épuisé cette supposition tout à l'heure... Assez, mon frère... mes remords me suffisent.

— Mais si ce n'était pas une supposition?... Mais si, par un hasard incroyable... inespéré... votre fille avait été arrachée à la mort... mais si... elle vivait?

— Vous me faites mal... ne me parlez pas ainsi.

— Eh bien! donc, que Dieu me pardonne et vous juge!... elle vit encore...

— Ma fille?

— Elle vit... vous dis-je... Le prince est là... avec un ministre... J'ai fait prévenir deux de vos amis pour vous servir de témoins... le vœu de votre vie est enfin réalisé... La prédiction s'accomplit... Vous êtes souveraine... »

Thomas Seyton avait prononcé ces mots en attachant sur sa sœur un regard rempli d'angoisse, épiait sur son visage chaque signe d'émotion.

A son grand étonnement, les traits de Sarah restèrent presque impassibles: elle porta seulement ses deux mains à son cœur en se renversant dans son fauteuil, étouffa un léger cri qui parut lui être arraché par une douleur subite et profonde... puis sa figure redevint calme.

« Qu'avez-vous, ma sœur?...

— Rien... la surprise... une joie inespérée... Enfin mes vœux sont comblés!...

— Je ne m'étais pas trompé! pensa Thomas Seyton. L'ambition domine... elle est sauvée! » Puis, s'adressant à Sarah: « Eh bien! ma sœur, que vous disais-je? »

— Vous aviez raison... reprit-elle avec un sourire amer et devinant la pensée de son frère; l'ambition a encore une fois étouffé en moi la maternité...

— Vous vivrez! et vous aimerez votre fille...

— Je n'en doute pas... je vivrai... voyez comme je suis calme...

— Et ce calme est réel?

— Abattue, brisée comme je le suis... aurais-je la force de feindre?...

— Vous comprenez maintenant mon hésitation de tout à l'heure?

— Non, je m'en étonne; car vous connaissiez mon ambition... Où est le prince?

— Il est ici.

— Je voudrais le voir... avant la cérémonie... » Puis elle ajouta avec une indifférence affectée:

« Ma fille est là... sans doute? »

— Non... Vous la verrez plus tard.

— En effet... j'ai le temps... Faites, je vous prie, venir le prince...

— Ma sœur... je ne sais... mais votre air est étrange... sinistre.

— Voulez-vous pas que je rie ? Croyez-vous que l'ambition assouvie ait une expression douce et tendre?... Faites venir le prince ! »

Malgré lui Seyton était inquiet du calme de Sarah. Un moment il crut voir dans ses yeux des larmes contenues ; après une nouvelle hésitation, il ouvrit une porte, qu'il laissa ouverte, et sortit...

« Maintenant, dit Sarah, pourvu que je voie... que j'embrasse ma fille, je serai satisfaite... Ce sera bien difficile à obtenir... Rodolphe, pour me punir, me refusera... Mais j'y parviendrai... oh ! j'y parviendrai... Le voici... »

Rodolphe entra et ferma la porte.

« Votre frère vous a tout dit ? demanda froidement le prince à Sarah.

— Tout...

— Votre... ambition... est satisfaite ?

— Elle est... satisfaite...

— Le ministre... et les témoins... sont là...

— Je le sais...

— Ils peuvent entrer... je pense?...

— Un mot... monseigneur...

— Parlez... madame...

— Je voudrais... voir ma fille...

— C'est impossible...

— Je vous dis, monseigneur, que je veux voir ma fille!...

— Elle est à peine convalescente... elle a éprouvé déjà ce matin une violente secousse... cette entrevue lui serait funeste...

— Mais au moins... elle embrassera sa mère...

— A quoi bon ? Vous voici princesse souveraine...

— Je ne le suis pas encore... et je ne le serai... qu'après avoir embrassé ma fille... »

Rodolphe regarda la comtesse avec un profond étonnement de tendresse.

« Comment ! s'écria-t-il, vous soumettez la satisfaction de votre orgueil...

— A la satisfaction... de ma tendresse maternelle... Cela vous surprend... monseigneur?...

— Hélas !... oui.

— Verrai-je ma fille?...

— Mais...

— Prenez garde, monseigneur... les moments sont peut-être comptés... Ainsi que l'a dit mon frère... cette crise peut me sauver comme elle peut me tuer... Dans ce moment... je rassemble toutes mes forces... toute mon énergie... et il m'en faut

beaucoup... pour lutter contre le saisissement d'une telle découverte... Je veux voir ma fille... ou sinon... je refuse votre main... et si je meurs... sa naissance ne sera pas légitimée...

— Fleur-de-Marie... n'est pas ici... il faudrait l'envoyer chercher... chez moi.

— Envoyez-la chercher à l'instant... et je consens à tout. Comme les moments... sont peut-être comptés... je vous l'ai dit... le mariage se fera... pendant le temps que Fleur-de-Marie mettra à se rendre ici...

— Quoique ce sentiment... m'étonne de votre part... il est trop louable pour que je n'y aie pas égard... Vous verrez Fleur-de-Marie... Je vais lui écrire...

— Là... sur ce bureau... où j'ai été frappée... »

Pendant que Rodolphe écrivait quelques mots à la hâte, la comtesse essuya la sueur glacée qui coulait de son front ; ses traits, jusqu'alors calmes, trahirent une souffrance violente et cachée ; on eût dit que Sarah, en cessant de se contraindre, se reposait d'une dissimulation douloureuse.

Sa lettre écrite, Rodolphe se leva et dit à la comtesse :

« Je vais envoyer cette lettre à ma fille par un



de mes aides de camp. Elle sera ici dans une demi-heure... puis-je rentrer avec le ministre et les témoins?...

— Vous le pouvez... ou plutôt... je vous en prie,



LES
MYSTÈRES

DE PARIS
PAR EUGÈNE SUE

Illustré de 500 dessins originaux de MM. Richard, Hendrickx, Huart, etc.

PARIS.
LIBRAIRIE DE COQUILLION

RUE RICHELIEU.

—
1844

